L'arbre de mai, un patrimoine immatériel à préserver

Maria TRONEA*

Keywords: *Maypole*; *immaterial heritage*; *traditions*; *myths*; *interculturality*

1. L'Arbre de Mai, héritage païen, symbole de la reverdie médiévale et motif de la culture populaire

Dans *le Traité d'histoire des religions*, Mircea Eliade s'arrête aussi sur les mythes d'origine, en observant, entre autres, que dès le paléolithique, les civilisations agricoles instaurent « une religion cosmique », concentrée sur le mystère central, celui du renouvellement périodique du monde. Les gens s'y impliquent en participant aux rituels de la végétation, la résurrection de celle-ci étant le reflet de la régénération cosmique. Un exemple en serait la tradition de l'Arbre de mai :

> Dans les traditions populaires européennes se sont conservées des traces ou des fragments des scénarios archaïques par lesquelles on hâtait l'arrivée du printemps en ornant un arbre et en le promenant cérémonieusement en cortège. En Europe, il existe encore une coutume selon laquelle, au printemps, au début de l'été ou à la Saint-Jean, on apporte un arbre de la forêt et on le place au milieu du village ; ou bien chacun va dans le bois couper des branches vertes et les suspend dans sa maison pour assurer la prospérité du maître de céans. Cela porte le nom d'*arbre de Mai* ou *May-pole* (Eliade 1974 : 263).

Dans les Fastes (Livre V), Publius Ovidius Naso (48 av. J.-C) parle du mois de mai : « Le mois de mai – vous demandez – d'où tire son nom ?/ Je n'en connais assez bien la raison » (n.t.). On y mentionne pourtant le nom de la belle déesse italique *Maïa Maiesta*, « symbole du processus de croissance végétale et patronne de la fécondité de la terre » (Kernbach 1995 : 337). On la fêtait le 1-er mai, son nom étant, selon les philologues romains, l'étymon du nom du mois de mai : *maius*. Ovide mentionne aussi, dans la séquence *Lares Praestites* du Livre V, « les calendes » (lat. *calendae*) du mai, d'où dérive le nom du motif folklorique encore vivant de nos jours en Italie, « calen di màggio ». Il s'en suit des références aux différents rites et fêtes du calendrier de mai. Parmi les déesses conviées au dialogue s'inscrit Flora, la puissance de la végétation, qui faisait tout fleurir : arbres et plantes. Ovide y lie le nom de celle-ci à un mythe d'origine hellénique, en supposant que Flora était en réalité une nymphe grecque, Chloris. À l'honneur de Flore, déesse

* AMOPA-ROUMANIE, Roumanie (maria.tronea@yahoo.com).

„Philologica Jassyensia", an XVII, nr. 1 (33), 2021, p. 257–268

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

italique des Fleurs et des Jardins, les citoyens de Rome célébraient les *floralies* (*Floralia*). On pourrait y trouver aussi l'origine préchrétienne de la fête de l'arbre de mai dont la pérennité dans l'espace indo-européen illustre d'une certaine manière le concept de « développement durable ».

L'idée du renouveau, l'image de *la reverdie* qui intègre des croyances du substrat préchrétien du culte des arbres et des réminiscences de *la pensée sauvage* se retrouvent dans un motif très ancien de la culture populaire, assez répandu en Europe, celui de L'Arbre de Mai. Pour la France, on pourrait citer Francis Dubost, qui dans *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XIIème – XIIIème siècles)* analyse aussi l'imaginaire moyenâgeux qui garde encore ce fonds de païen renvoyant vers un « autrefois » antérieur à l'an mil. L'exemple illustratif en est le *Lai d'Ignauré* dont le héros, qui ne se soumet pas aux règles de l'amour courtois, étant l'adepte de l'amour libre, a une relation privilégiée avec la forêt :

> C'est lui qui conduit la quête de l'arbre de mai, symbole de la sexualité puissante et de renouveau de la sève, dont le rituel joyeux est évoqué dans l'autre *Roman de la Rose*, celui de Jean Renart. On sait par ailleurs que les rites du cycle de mai, avec ceux de la Saint-Jean et du Carnaval, ont compté par les cérémonies les plus rebelles aux tentatives d'assimilation ou de confiscation opérées par l'Église. Ignauré, porteur de l'arbre de mai, apparaît donc comme une figure sacrificielle de l'Autrefois païen et naturaliste : « Si tos com entrés estoit mais,/ A l'ajornée se levoit ;/Cinq jongleurs od lui menoit,/Flahutieles et calimiaus:/Au bos s'en aloit li dansiaus/Le mai aportoit a grand bruit./Molt par estroit de grand deduit ;/Chascun jour l'avoit a coustume. *Lai d'Ignauré*, vv. 28–35 » (Dubost 1991 : 227–228).

Le motif de l'arbre de mai (« il màggio ») apparaît aussi dans *la Divina Commedia*. Dante y fait référence dans la description du paradis terrestre (*Purgatorio, Canto XXVIII*). Les rameaux fleuris, qui attirent le regard, évoquent ceux dont les amoureaux de Toscane parent les portes de leurs bien-aimées, le premier mai : « Co' piè ristretti, e con gli occhi passai/Di là dal fiumicel, per ammirare/La gran variazion de' freschi mai » (Dante 1839 : 162).

2. L'arbre de mai en Europe

La tradition de l'arbre de mai est assez répandue en Europe. On l'atteste ainsi dans des pays comme la France, la Roumanie, l'Italie, la Belgique, l'Allemagne, la Grande Bretagne etc. :

> […] il s'agit des *arbres de mai* ou des arbres de la Pentecôte, que l'on mentionne dans les documents depuis le XIIIe siècle. Apporter l'arbre de mai était une fête. Les gens allaient dans la forêt pour le chercher et revenaient dans le village avec des jeunes arbres, des sapins et des bouleaux surtout, qu'ils plaçaient devant les portes, les écuries ou dans les maisons. Les jeunes gens élevaient […] de tels « mai » devant les chambres de leurs bien-aimées. À part ce « mai » « domestique », au milieu du village ou dans la place de la ville on élevait un grand « mai » ou un pilier, apporté toujours avec une procession solennelle. Cet arbre de mai était élu par toute la communauté qui veillait soigneusement sur lui. On écartait, en général, les branches et les feuilles de l'arbre, en lui laissant seulement la couronne, en y accrochant, outre des rubans et des chiffons de toutes les couleurs, de différents aliments, comme des saucissons, des

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

brioches et des œufs. Les jeunes s'efforçaient à les obtenir en récompense (G. Frazer 1923 : 113).

Ce dernier exemple fourni par Frazer renvoie vers « le mât de cocagne », le mât enduit de la graisse pour le rendre glissant, au sommet duquel sont suspendus des objets pour être décrochés par les participants à la fête. Le mot « cocagne » a comme étymon le provençal « coucagno », boule [de pastel]. La participation de la communauté à ce rite prouve le caractère social de la fête. L'arbre de mai peut être porteur d'un message, comme c'est le cas des arbres de la Liberté (ormes, tilleuls et chênes), plantés pour signaler un commencement : la naissance d'un enfant ou l'avènement d'une ère nouvelle, comme c'est le cas de *L'Orne du mail* d'Anatole France.

La vénération des arbres par le biais de ces rites, qui subsistent au fil des siècles, renvoie vers la dendrolâtrie des temps anciens et vers les mythes de végétation et de fertilité.

2.1. « Àlbero di màggio », « calen di màggio », « àlbero della cuccagna », « la cuccàgna »

En Italie, la fête du mai, « il màggio » aux racines préchrétiennes, perdure. Le rite végétal de « l'àlbero di màggio » aussi, la palette lexicale qui le désigne étant riche, de même que la typologie du cérémonial au centre duquel peut se trouver une branche verte, un arbre (les essences diffèrent) ou un « mât de cocagne », « la cuccàgna », le mât glissant au sommet duquel il faut grimper pour décrocher les denrées et les objets qui s'y trouvent suspendus. « La cuccàgna » est présent un peu partout en Europe pendant les fêtes populaires.

En 1579, au concile de Milan, l'Église catholique proscrivait cette tradition païenne de « l'àlbero di màggio » du premier mai, fête des apôtres saint Jacques et saint Philippe, stipulant l'interdiction de couper les arbres pour les planter ensuite avec des cérémonies. La vitalité du rite en a pourtant triomphé et, le long du temps, le christianisme l'a valorisé vu qu'il était associé aux fêtes religieuses aussi, d'où le caractère amalgamé de cette tradition.

« L'àlbero di màggio » ou « màggio » a des équivalents linguistiques dans les dialectes si nombreux de l'Italie. Dans la région de Fruli, par exemple, il s'appelle « maj », tandis que dans la région d'Abruzzo (Aquila, Pescara…) on le désigne par « Ju calenne » ou « O calenne », qui renvoient vers « calen di màggio ». Dans les Marches, la forme dialectale est « magghiu » et les exemples peuvent continuer. Le cérémonial de cette fête revêt lui aussi diverses formes dans les régions d'Italie.

2.2. L'arbre de mai en France

Héritage de l'Antiquité, le culte des arbres était développé en Gaule où les forêts sacrées étaient nombreuses et étendues, comme la forêt de Brocéliande. L'imaginaire celtique atteste le pouvoir magique de la baguette des druides, un petit bâton ou un rameau d'arbre censé provenir de l'arbre sacré, Arbre de vie ou Arbre cosmique. Ce bâton rappelle celui dont les prêtresses de Déméter frappaient le sol pour le fertiliser. Il faut mentionner que, dans la mythologie, c'est Hermès qui est le maître de la baguette et il a comme mère Maïa :

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

> Ajoutons que Maïa était l'une des Pléiades ou Péléiades, ce que nous renvoie une fois de plus à Dodone et à son Arbre cosmique, le chêne sacré, et surtout que, dans la mythologie romaine, Maïa était une très ancienne divinité italique, fille de Faunus, qui incarnait la renaissance de la végétation et dont les fêtes se célébraient au cours du mois de mai, auquel la déesse a donné son nom (Brosse 2001 : 296).

L'église a lutté contre les cultes antiques et druidiques des arbres en défrichant les forêts pour y élever des monastères, mais il a fallu longtemps pour que le christianisme en triomphe. Les traces de la dendrolâtrie subsistent de nos jours encore, associées parfois aux fêtes des saints. L'arbre de mai, survivance des rites païens, en témoigne apparaissant parfois sous le vernis du christianisme.

Des références sur l'historique et le symbolisme de l'arbre de mai en France on trouve, entre autres, dans *l'ABCdaire des Arbres*, sous la plume d'Édith Montelle et illustrées par le tableau *L'Arbre de mai* ou *L'Orme du mail*, Paris (musée Carnavalet, École française du XVIe siècle) :

> […] Au Moyen Âge, la nuit du 30 avril était appelée « nuit de Walpurgis », nuit des sabbats et des métamorphoses. Dans toute l'Europe, les jeunes hommes gagnaient les bosquets et les forêts proches et choisissaient certaines essences en fonction du message qu'ils souhaitaient transmettre aux jeunes filles sous les fenêtres desquelles allaient replanter rameaux et jeunes arbres, les « mais ». En Picardie, la branche de sapin est plantée devant la demeure de celle qu'on veut honorer ; dans l'Yonne, elle est réservée à celles dont la conduite laisse à désirer. En Picardie, le cerisier signifie « à marier » (Montelle 2013 : 82).

En consultant l'internet, on constate que les « mais d'amour » perdurent en France, un exemple en étant le rituel de l'arbre de mai de Locronan, dans le Finistère, qui est inscrit à *l'Inventaire du patrimoine culturel immatériel en France* (https://fr.wikipedia.org/wiki/Arbre_de_mai) *:*

> La tradition veut que chaque année un hêtre soit érigé sur la place de l'Église, place principale de Locronan. Ce rituel s'exécute le samedi précédent le premier dimanche de mai. La tradition veut que ce soient les jeunes du village qui aillent chercher l'arbre en forêt, le ramènent et le plantent à seule force des bras. Ce dernier point est de moins en moins courant, l'arbre est souvent élevé, comme en 2015, à l'élévateur. Quelques branches étaient auparavant ôtées de dénommés « mais d'amour » ou « mais aux filles ».

La même source fournit des détails sur l'abattage de l'arbre de mai, qui a lieu au mois du juin :

> Les jeunes de 19 ans, filles et garçons sont alors chargés d'abattre, à la force de leurs bras et dotés d'une scie à deux manches, l'arbre érigé quelques semaines plus tôt. De nombreux spectateurs viennent les encourager et parfois les aider dans leurs tâches très physiques. Des musiciens amateurs accompagnent la scène en musique.

La palette linguistique de cette tradition est très riche en France. En Bretagne, par exemple, l'arbre de mai ou « le mât » s'appelle « ar weren ». Les rituels diffèrent d'une région à l'autre. Dans les villages de l'Est, il est un arbre d'amour, « le mai » (un jeune arbre ou un rameau vert). Les jeunes gens le placent devant la porte des jeunes filles à marier, dans la nuit du 30 avril au 1er mai pour les honorer. Pour

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

« arroser » leur *mai*, les filles leur offrent des gâteaux et des boissons. Autrefois, le geste était individuel, tandis qu'à présent la récompense est collective, vu, que le temps s'est rétréci : travaillant en ville les jeunes ne reviennent dans leur village qu'à la fin de la semaine.

Les arbres porteurs de message, comme les arbres de la Liberté, renvoient vers les histoires antiques des bâtons fichés en terre qui reverdissent, histoires qui perdurent sous un vernis chrétien. Rabelais, par exemple, dans son *Gargantua*, mentionne un grand orme, nommé l'arbre de Saint Martin, conformément à la légende d'un bâton de pèlerin reverdi que le saint aurait planté dans la région de Chinon, près du bois de Vède.

Tous ces exemples illustrent les métamorphoses de l'arbre de mai le long du temps tout en prouvant la pérennité de ce rite végétal son « développement durable ».

2.3. « Arminden », Sângiorz », « Maial », « Maiagă », « Pom de Mai », « Băuiu », « Păuiu », « Stâlpar »

Tous ces mots renvoient vers le motif de « l'arbre de mai » chez les Roumains et vers la fête populaire à l'occasion du premier mai, début de l'été, quand on pare les portes des maisons paysannes de branches de verdure à rôle apotropaïque. L'ethnographe Simeon Florea Marian en parle dans *les Fêtes chez les Roumains. Étude ethnographique* (*Sărbătorile la Români. Studiu etnografic*) :

> « L'Arminden », appelé aussi « Armindin », « Arminder », « Armendin », « Băuiu » et « Păuiu », tombe presque partout le premier mai de chaque année, quand on célèbre aussi le prophète Jérémie qui a donné d'ailleurs le nom de la fête. Dans certains endroits de Transylvanie et de Banat, cette fête a lieu à la veille de la Saint-Georges et à la veille et pendant l'Ascension.
>
> À la veille de ce jour – où certaines femmes, qui observent les traditions, ne travaillent ni au foyer ni aux champs pour ne pas enfreindre l'interdit, censé déclencher l'orage et la grêle – chaque famille roumaine de Banat et de Transylvanie, à peu près, a l'habitude d'amener et de planter ou de placer devant sa maison, et surtout devant sa porte, une branche verte de hêtre, de chêne, de saule, ou de tout autre arbre, qui s'appelle « arminden » (Marian 1994 : 317, vol II, n.t.).

Simeon Florea Marian note encore que « l'arminden » ou « pomul de mai » (« l'arbre de mai ») est porté de la forêt au village et planté devant les maisons sans cérémonie, tout en précisant que dans certains lieux de la région de Banat (située à l'ouest de la Roumanie) les destinataires de cette offrande végétale sont surtout les villageois notables et les jeunes filles à marier, qui se sont fait remarquer par leurs qualités.

« L'Arbre de mai » ou « l'Arminden » est un exemple illustratif pour la coexistence entre les rites païens et les croyances religieuses, fait mis en évidence par S.Fl. Marian aussi, dans le livre déjà cité. Il y note, dans ce sens, que les Roumains rencontrés pendant ses enquêtes de documentation sur les lieux, associaient ce rite végétal à la branche verte (circonscrite au sacré) dont les chrétiens de Bethléem ont paré, à minuit, les portes de chaque maison pour empêcher Hérode d'identifier celle où se trouvait l'Enfant Jésus qu'il voulait tuer. Cette interprétation expliquerait la valeur apotropaïque de « l'Arminden », rite païen associé à l'épisode

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

du sacrifice des nouveau-nés du *Nouveau Testament*, *l'Évangile* selon Mathieu. La vitalité de cette tradition, « l'Arminden », est illustrée aussi par le passage du motif du folklore à la littérature. Simeon Florea Marian nous en fournit un exemple, en citant « la légende » *Armingeni*, écrite par le poète George Coşbuc (1866-1918), originaire de la même région, Transylvanie.

« L'Armendin » ou « l'Arbre de mai », qui symbolise la vie et la fertilité, était gardé jusqu'à la moisson, son bois étant utilisé pour chauffer le four où l'on cuisait le pain nouveau, comme note S. Fl. Marian dans ses écrits (Marian 1994 : 317). Celui-ci consigne de même la tradition de se laver les mains et le visage avec de la rosée le matin de l'Arminden, pratiquée en Moldavie (Marian 1994 : 318). Cette tradition renvoie vers la symbolique de l'Arbre de mai, arbre cosmique, sacré, qui se nourrit de la rosée du ciel (Chevalier, Gheerbrant 1995 : 126).

Chargé de propriétés apotropaïques, « le Mai » est un arbre sacré, représenté chez les Roumains par des essences diverses : le sapin, le bouleau, le chêne, le hêtre, le tilleul, le saule, le pommier, le cerisier, le noyer etc. L'ethnologue Romulus Vulcănescu (1912–1999) en traite dans *Coloana cerului* (*La Colonne du ciel*). Il y affirme que cet Arbre cosmique « symbolise l'idée de jeunesse sans vieillesse, de continuité vitale et d'immortalité spirituelle » (Vulcănescu 1972 : 33, n.t.). Parmi ces « arbres saints » (Evseev 1998 : 35) figure aussi le sycomore, étudié surtout par l'anthropologue Andrei Oişteanu. Celui-ci met en évidence les propriétés mythiques et symboliques de cet autre « Arbre de mai », de même que sa puissance apotropaïque, illustrée entre autres, par le fait que parmi les végétaux dont on pare le jour d'Arminden les tombeaux, les églises et les maisons – en Transylvanie et Banat – figure aussi « paltinul » (le sycomore). L'auteur consigne encore que « l'on croit que les feuilles et les branches du sycomore ont une force magique plus grande si elles sont cueillies seulement (ou exprès) le jour de l'Ascension (Oişteanu 1989 : 132, n.t.). Il mentionne de même que cet arbre était employé autrefois comme borne-frontière végétale entre les propriétés terriennes. Le symbolisme de l'arbre s'amalgamait ainsi avec celui du « seuil », doué lui aussi de la même valeur apotropaïque.

Même si les rapports de l'homme avec la nature ont changé, par la progression du temps, à cause de la migration d'une bonne partie des habitants des villages vers la ville, fait qui a mené à la disparition de certaines traditions agraires, il y en a pourtant quelques-unes qui perdurent. Le va-et-vient entre la ville et le village où se trouvent les parents de ceux qui travaillent en ville y joue un rôle important, de même que le désir de faire la fête au milieu de la nature, d'où la survivance de ces traditions sous des formes amincies, même désacralisées. « L'Armindin » ou « l'Arbre de mai » s'y inscrit, sans doute.

Dans son étude *Pomul vieţii şi ramura frântă – permanenţă şi continuitate* (*L'Arbre de vie et le rameau sacré – permanence et continuité*), l'ethnologue Livia Rusu y fait référence, en dressant un parallèle entre le passé et le présent. Dans cette perspective, elle note que, jadis, la population roumaine d'origine allemande – « Saşii » de Transylvanie et de Bukovine – avait l'habitude de célébrer « l'Arminden » en plaçant devant les portes de leurs maisons un sapin élagué, paré de rubans colorés, et en sortant dans la nature pour faire la fête. On y consigne que du côté de Sibiu la fête s'appelait « nedeia maialului » (« la fête du Mai »). L'autrice de

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

l'étude affirme que la tradition de l'Arbre de mai perdure dans la région sous cette forme de fête « verte » : « La tradition des fêtes au milieu de la nature existe encore à Reghin, où au début du mois de mai les " Saşii " de la ville et de cette zone, de même que les Roumains et les autres nationalités se réunissent à "Pădurea Rotundă" ("La Forêt Ronde") pour faire la fête ensemble » (Rusu 2008 : 80–81, n.t.).

Tout comme dans la mythologie populaire, « la colonne d'arminden » ou « maialul » fait partie d'un complexe de cérémonies agraires de fertilité. La proximité de certaines fêtes a généré des superpositions avec les représentations symboliques chrétiennes, la branche *d'armindin* rappelant la branche verte mise à la porte de la maison où se trouvait Jésus pour l'identifier, chose impossible vu que le lendemain toutes les portes étaient ornées de verdure. Il y a aussi une autre contamination, celle avec la Saint-Georges, quand on pare aussi les portes de rameaux verts et l'on pratique aussi le bain rituel avec de la rosée. À « Arminden », de même qu'à la Saint-Georges, fête pastorale, on mange de l'agneau grillé. Le festin a lieu sur l'herbe verte, à même la terre, prouvant la croyance dans la magie du contact, ce moment de communion se plaçant dans la suite des pratiques apotropaïques et de propitiation déjà mentionnées. Le cérémonial inclut aussi la *hora*, danse populaire en cercle, symbole du soleil qui réunit. La même symbolique du soleil nourricier se retrouve dans le jeu populaire traditionnel pratiqué à cette occasion, « prăjina lui Nătăfleaţă » (« la perche du benêt »), l'équivalent de « l'arbre de cocagne », déjà mentionné. Au sommet de la haute perche glissante, il y a, suspendue, une roue ornée de branches vertes à laquelle sont accrochés des aliments et divers objets enrubannés, que les plus adroits participants au jeu décrocheront.

La présence de l'arbre de mai dans la plupart des pays européens est un exemple de la circulation des motifs folkloriques dans cet espace si riche en traditions. Les diverses facettes de ce rite végétal mis en évidence par la diversité linguistique montrent la richesse d'un patrimoine à préserver.

2.4. L'arbre de mai en Belgique

Le *Meyboom* (ou *Meiboom* en néerlandais, arbre de mai) est une tradition inscrite sur la *liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité* par l'UNESCO en 2008. C'est la plus ancienne tradition bruxelloise, attestée depuis 1308. Elle consiste à planter triomphalement chaque année, le 9 août (veille de la Saint-Laurent, patron de la Compagnie chargée de la tradition), un arbre (un hêtre coupé la veille dans la forêt de Soignes), au coin de deux rues de Bruxelles (la rue des Sables et la rue du Marais) avant 17 heures. L'arbre, qui doit peser au moins 600 kilogrammes, est porté sur les épaules des « buumdroegers » (les porteurs d'arbre au travers des rues de Bruxelles) jusqu'à l'endroit prévu pour sa plantation (un trou assez profond protégé par une grille). Il sera enlevé dès le lendemain. Cette tradition festive est accompagnée d'un défilé de géants, de fanfares etc. Le Meyboon est planté aussi à Louvain où la tradition remonte à 1939.

Il faut mentionner aussi la plantation du mai à Silly, dont le patron est Saint Marcoult. C'est à son honneur que l'arbre a été planté à l'origine. Sa fête est célébrée le premier dimanche de mai. Le mai était offert autrefois aux jeunes filles du hameau. Vers 1900, c'était un bouleau ou un peuplier. De nos jours, c'est un chêne (de 14 ou 15 mètres de hauteur, qu'on abat le matin le dernier samedi d'avril),

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

au sommet duquel on place un jeune bouleau feuillu, opération arrosée de bière et de genièvre. Le dimanche, on le porte dans le hameau où il est dressé entre 16 et 18 heures. Dès que l'arbre est en place, la cloche de la chapelle commence à tinter. L'arbre de mai sera déplanté à la fin du mois dans la même atmosphère festive.

3. « Le Mât de Cocagne » dans la littérature et la chanson

Dans le poème en prose *L'Invitation ou voyage*, qui reprend l'idée du poème homonyme *des Fleurs du mal*, Baudelaire parle du *Pays de cocagne*, ce pays imaginaire d'abondance où coule le lait et le miel et la vie est sans souci, qu'il présente « noyé dans les brumes de notre Nord » :

> Un vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête ; où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre ; où la vie est grasse et douce à respirer ; d'où le désordre, la turbulence et l'imprévu sont exclus ; où le bonheur est marié au silence ; où la cuisine elle-même est poétique, grasse et excitante à la fois où tout vous ressemble, mon cher ange (Baudelaire 1975 : 301).

Les références à la cuisine « grasse » du texte permettent d'envisager le Mât de cocagne, au sommet duquel on accroche des saucissons, des jambons, des poulets rôtis, comme un métonyme de ce pays ardemment désiré dont parle le poète. Ce motif folklorique se retrouve dans la littérature belge aussi, chez Gaston Compère, par exemple, dans le poème *Le Mât de cocagne* qui fait partie du volume *Géométrie de l'absence* :

> – Qu'é-t-on suspendu au mât de cocagne ?/ – Deux petits jambons/ deux gros cornichons parfumés/ à l'estragon/ un mirliton enrubanné/ d'un liseron/ en hermès un Napoléon/ outrecuidant/ quarante-trois ballons/ pour les petits enfants/ et des sacs de bombons fondants//– Qu'a-t-on fait du mât de cocagne ?/ – Non sans audace/on l'a dressé au milieu de la place (Wouters 1985 : 123).

Le même motif est présent aussi chez Jacques Brel (1929–1978), poète et chanteur belge reconnu, dans la célèbre chanson *Le plat pays*, où il fait le portrait de son pays : « […] Avec des cathédrales pour uniques montagnes/ Et des noirs clochers comme mâts de cocagne… ». Georges Brassens (1921–1981), chanteur français et auteur-compositeur non moins célèbre, évoque lui aussi cette vieille tradition dans la chanson *Auprès de mon arbre* : « J'ai plaqué mon chêne/ Comme un saligaud,/ Mon copain le chêne,/ Mon alter ego./ On était du même bois/ Un peu rustique, un peu brut/ Dont on fait n'importe quoi/ Sauf naturellement les flûtes./ …/ Mais toi, tu manques à l'appel,/ Ma vieille branche de campagne,/ Mon seul arbre de Noël,/ Mon *mât de cocagne* ».

Écrivaine roumaine d'expression française, Marthe Bibesco (1886–1973) est, entre autres, l'auteur du livre *Isvor, le pays saules* (1923), inspiré par la culture populaire de son pays d'origine. On y évoque, avec la science d'un anthropologue, la civilisation archaïque du village roumain, avec ses rites et ses traditions ayant leurs racines dans le néolithique, sur lesquels se sont greffées au fil du temps d'autres influences culturelles : grecque, celte, romaine, slave. L'héritage païen s'y allie avec le calendrier chrétien des fêtes, le magique s'associant au religieux. Le chapitre XXI de ce livre, intitulé L'ARBRE DE MAI, le prouve aussi, décrivant ce

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

rite végétal présent aussi en Roumanie, où il a plusieurs noms encore, parmi lesquels « Arminden » :

> « Armindine », l'arbre de mai, c'est encore le saule ! On le fête aujourd'hui sous un nom étranger, dans ce pays toujours en fête. Les hommes ont coupé la branche d'un saule, la plus haute et la plus feuillue, pour la planter en terre devant leur maison…C'est le « mai d'amour », le rejeton verdissant, la représentation du doigt levé du Çiva, dieu de la vie, honoré aux Indes, d'où cette tradition est venue jusqu'ici, on ne sait trop comment ni pourquoi, à la manière des graines ailées de certaines fleurs qui essaiment et se reproduisent dans le vent (Bibesco 1994 : 174).

4. *L'Arbre de Mai* dans les arts plastiques

4.1. Chez Bosch

Le motif de *l'Arbre de mai* apparaît aussi chez quelques grands peintres européens, parmi lesquels figure Jérôme Bosch (v. 1450–1516), illustre peintre brabançon dont l'œuvre a servi comme source d'inspiration pour d'autres artistes tel Pieter Bruegel l'Ancien, son grand disciple. On le rencontre ainsi dans *La Nef des fous* (v. 1494, huile sur bois, Paris, Musée National du Louvre), qui est une satire à l'adresse des moines et des religieuses qui s'adonnent aux excès (gourmandise, beuverie) et à la débauche, négligeant leurs devoirs spirituels, en compagnie des paysans partageant les mêmes vices et d'un fou tenant en main sa marotte, personnage investi du rôle de moraliser par le biais de la moquerie. La barque est une métaphore fréquente au Moyen Âge, connotant la vie en dérive. Dans le tableau de Bosch, elle a comme mât un arbre feuillu et comme gouvernail, une branche cassée. Walter Bosing note à ce sujet :

> L'arbre vert mis à la place du mât correspond peut-être, comme beaucoup le croient, à l'arbre de mai des fêtes de village printanières, au cours desquelles le peuple et les ecclésiastiques s'adonnaient ensemble à de nombreux amusements, mais également à de nombreux excès (Bosing 2016 : 30).

Parmi les excès condamnés figure la gourmandise qui transforme l'arbre de mai en mât de cocagne :

> L'intempérance domine la représentation du paysan qui découpe une oie rôtie embrochée sur le mât ; et l'homme qui a visiblement mal au cœur ainsi que celui qui tient l'énorme louche à la main ont succombé à ce même pêché (Bosing 2016 : 29–30).

Une interprétation semblable du tableau de Bosch apparaît chez Jean-Claude Frère, dans *Les peintres flamands* :

> Quoi qu'il en soit, une dizaine de personnages s'y trouvent entassés dans une barque trop petite. Le mât de la barque, auquel sont attachés une oriflamme et un poulet rôti, est planté dans un buisson. À son sommet est fixé un arbre de mai. Un homme armé d'un couteau surgit du buisson et tente de couper les liens qui retiennent la volaille. À côté, trois autres hommes essaient de manger une crêpe suspende à une corde. Un fou, sa marotte à la main, est assis sur une branche écorcée et boit dans une écuelle (Frère 1996 : 139).

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

4.2. Chez Pieter Bruegel l'Ancien

Surnommé Bruegel le Drôle ou Bruegel le Paysan, Pieter Bruegel (Brueghel) l'Ancien (1525/30–1569) est le plus important peintre flamand du XVIe siècle. Admirateur de Bosch, il reprend beaucoup de thèmes de celui-ci, en les recréant et en leur imprimant la marque de son propre génie. Ses tableaux sont souvent inspirés par la nature et la vie des paysans. Dans une époque de famine, ceux-ci ne rêvent qu'à manger à leur faim. Une fois rassasiés, ils expriment leur joie, de vivre par la danse, lors des kermesses. La nourriture occupe une place d'élection chez Bruegel. Le tableau *Le pays de Cocagne* (1567, huile sur bois, Münich, Bayerische Staatsgemäldesammlungen, Alte Pinakotek) en témoigne, sans doute. L'arbre du mai s'y métamorphose en arbre de cocagne, comme chez Bosch :

> Un paysan, un chevalier et un clerc reposent le ventre plein sous un arbre qui porte une table dressée. L'écuyer en partie vêtu d'une armure monte la garde et espère que quelque chose lui tombera « dans le bec ». Derrière la fantaisie d'un pays légendaire où la nourriture est en abondance, il y a la douloureuse expériences des famines chroniques (Hagen 2017 : 74).

Dans *Critique d'art*, Baudelaire fait référence à Pieter Bruegel l'Ancien aussi :

> Les Flamands et les Hollandais ont, dès le principe, fait de très belles choses, d'un caractère vraiment spécial et indigène. Tout le monde connaît les anciennes et singulières productions de Brueghel le Drôle […] (Baudelaire 1976 : 572).

À travers les siècles, son imaginaire rejoint celui du peintre admiré par le biais d'un motif d'inspiration commun qui apparaît dans un poème et dans le poème en prose homonyme, *L'Invitation au voyage*, comme nous l'avons déjà mentionné.

4.3. Chez Goya

Francisco de Goya y Lucientes (1746–1828), l'artiste espagnol qui domine la peinture dans la période qui relie la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle (1780–1820), aura une grande influence sur l'impressionnisme français. Né à Fuendetos, un village d'agriculteurs situé en Aragon, il est familiarisé avec les costumes et les traditions du lieu. Ceux-ci lui inspirent aussi *La Cucaña* (1787), rite ludique de l'arbre de mai, désignant un jeu populaire traditionnel qui consiste à grimper en haut d'un poteau enduit de graisse pour gagner des provisions de bouche (saucisses), des friandises, des jouets ou d'autres objets qui s'y trouvent suspendus. La palette sémantique liée à cette tradition est assez riche : « más alto que una çucaña » (« long comme un jour sans pain » ; « esta era cucaña » (« c'est le pays de Cocagne ») ; « no andaban a caza de cucaña » (« ils ne courraient pas après les aubaines »).

La Cucaña fait partie des peintures réalisées pour le duc de Osuna et s'encadre dans la série des féeries champêtres, des scènes de fêtes, réalisées avant que la vie du peintre s'assombrisse (*Los Zancos*, *La Gallina ciega*, *El Pelele* etc.) La chromatique y est lumineuse, annonçant l'impressionnisme.

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

4.4. Arbre de vie, Arbre de mai chez Brancusi

Brancusi (1876–1957) est considéré par la critique d'art le père de la sculpture moderne. Né en Roumanie, il se rend après ses études en France, où il entre en contact avec les mouvements artistiques d'avant-garde. Son œuvre est dominée par le thème de l'élévation. À ce sujet se circonscrit aussi sa *Colonne sans fin*, pièce centrale de l'ensemble architectural de Târgu-Jiu en Roumanie. Haute de 30 mètres, composée de 16 éléments en forme de rhombes et réalisée en fonte métallisée, elle est un véritable Arbre de vie, « le pilier central qui soutient les niveaux cosmiques » (Eliade 1952 : 53).

Cet « arbre cosmique » de Brancusi peut être rattaché aux traditions roumaines. Dans *Brancusi et les Mythologies*, Mircea Eliade note dans ce sens :

> Il est significatif que Brancusi ait retrouvé, dans la *Colonne sans fin*, un motif folklorique roumain « la Colonne du ciel » (*columna cerului*), qui prolonge un thème mythologique attesté déjà dans la préhistoire et qui, en outre, est assez répandu à travers le monde […] (Eliade 1982 : 103).

La *Colonne du ciel*, croyance préchrétienne, se retrouve en fait dans le rite de l'Arbre de mai, encore vivant en Roumanie aussi. Né dans une région boisée de ce pays (Olténie), Brancusi avait le culte de l'arbre. Avant de réaliser la *Colonne sans fin* de Târgu-Jiu, il a sculpté d'ailleurs d'autres colonnes en bois dont on retrouve plusieurs dans son atelier de Paris.

5. En guise de conclusion

La présence de la tradition de l'arbre de mai chez les peuples européens, du temps jadis jusqu'à présent, illustre l'unité et la richesse d'un patrimoine ethnologique dont le reflet se retrouve dans le plan linguistique et culturel. La littérature et les arts plastiques en témoignent. L'histoire du « mai » est une véritable source d'émerveillement parce qu'elle nous révèle à la fois les arcanes de la pensée magique et ses pratiques liées au calendrier, qui perdurent sous des formes adaptées à l'actualité. Ce patrimoine immatériel doit être préservé par les générations futures, de même que le jardin des langues que nous avons en partage.

Bibliographie

Baudelaire 1975: Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, I, Paris, Éditions Gallimard.
Baudelaire 1976: Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, II, Paris, Éditions Gallimard.
Bibesco 2013 : Princesse Bibesco, *Isvor. Le pays des saules*, Paris, Bartillat.
Brosse 2001 : Jacques Brosse, *Mythologie des arbres*, Paris, Éditions Payot &Rivages.
Bosing 2016 : Walter Bosing, *Bosch*, Rotterdam, Taschen.
Chevalier, Gheerbrant 1995 : Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dicționar de simboluri*, București, Editura Artemis.
Dante 1839: Dante Alighieri, *La Divina Commedia*, Napoli, Tipografia Cirillo.
Dubost 1991 : Francis Dubost, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XIIème – XIIe siècles)*, Paris, Librairie Honoré Champion Éditeur.
Eliade 1974 : Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Éditions Payot.
Eliade 1982 : Mircea Eliade, *Brancusi et les Mythologies*, Paris, Arted, Éditions d'Art.

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)

Evseev 1998 : Ivan Evseev, *Dictionar de magie, demonologie şi mitologie românească*, Timişoara, Editura Amarcord.
Frazer 1923 : James, George Frazer, *Le Rameau d'or*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner.
Frère 1996 : Jean-Claude, Frère, *Les peintres flamands*, Paris, Éditions Pierre Terail.
Gassier 1989 : Pierre Gassier, *Goya*, Roma, Newton Compton.
Ghinoiu 2013 : Ion Ghinoiu, *Mitologie română*. *Dicţionar*, Bucureşti, Univers Enciclopedic Gold.
Hagen 2017 : Rose-Marie &Rainer Hagen, *Bruegel*, Köln,Taschen.
Kernbach 1995 : Victor Kernbach, *Dicţionar de mitologie generală*, Bucureşti, Editura Albatros.
Marian 1994 : Simeon Florea Marian, *Sărbătorile la români. Studiu etnografic*, Editura Fundaţiei Culturale Române.
Montelle 2013 : Édith Montelle, in *L'ABCdaire des arbres*, Paris, Flammarion.
Oişteanu 1989 : Andrei Oişteanu, *Motive şi semnificaţii mito-simbolice în cultura tradiţională românească*, Bucureşti, Editura Minerva.
Ovidiu 2001 : Ovidiu, *Opere*, Bucureşti, Gunivas.
Rusu 2008 : Livia Rusu, *Pomul vieţii şi ramura sfântă-permanenţă şi continuitate*, Oradea, Editura Muzeului Ţării Crişurilor.
Vulcănescu 1972: Romulus Vulcănescu, *Coloana cerului*, Bucureşti, Editura Academiei Române.
Wouters 1985 : Liliane Wouters, *Ça rime et ça rame*, Bruxelles, Éditions Labor.

The Maypole – Intangible Heritage to Keep

The topic I am going to enlarge upon is the Maypole, a thoroughly European symbol of continuity. Erecting a Maypole is a living tradition, associated with both sacred and profane rituals. My approach to the subject is transdisciplinary and discusses the various linguistic forms under which the festival is known in Europe, its place in European ethnological heritage and its symbolism.

The motif of the Maypole appears quite often in literature. The pre-Christian origin of the feast is illustrated in Ovid's *Fasti*. The Medieval epos preserved this pagan festival which can be traced in French poems and romances, but also in Dante's *The Divine Comedy*. Several modern authors such as Anatole France or Marthe Bibesco used the motif of the Maypole and so did Jacques Brel and Georges Brassens in their songs. The motif was also illustrated in the works of many artists, and we only enumerate a few: Bosch, Pieter Brueghel the Older, Goya and Brancusi.

BDD-A31869 © 2021 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:01 UTC)